Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25

Six mois. 2 50

Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.

Six mois . . . . 5 »

Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 11. — 5 Août 1849.

La question Polono-Hongroise au point de vue Britannique.

Au moment où le continent presque tout entier abandonne la cause de la révolution, l'Angleterre semble sur le point d'offrir aux peuples opprimés une compensation vraiment providentielle. Cette puissance, qui ne saurait agir que par des calculs d'intérêt et d'équilibre politique, avait pu rester spectatrice impassible de tous les événements de l'Europe orientale, tant qu'ils ne menacèrent pas d'effacer complétement les traités de 1815. Mais l'attitude de l'Angleterre a dû totalement changer, dès que la Russie, non contente de l'occupation des principautés, a osé inonder l'Autriche entière de ses soldats. La marche souterraine et progressive qu'elle a suivie dans cette affaire caractérise au plus haut point la diplomatie britannique.

Lorsqu'au début des complications actuelles, les Russes allèrent occuper militairement Iassy et Bukarest pour y étouffer la révolution valaque, lord Dudley Stuart et les membres les plus distingués du Parlement anglais proclamèrent à l'unanimité que l'intérêt et l'honneur de leur pays exigeaient impérieusement que le cabinet de la reine intervînt pour faire évacuer par les Russes les principautés. Vivement interpellé, lord Palmerston parut céder sur tous les points à ses interpellateurs; il se retrancha seulement derrière l'opportunité de l'action, prétextant que les intentions de la Russie n'étaient pas encore assez connues, que la Russie était très forte, qu'il ne fallait pas trop se compromettre avec elle, qu'il valait mieux attendre. Le fougueux ministre, si arrogant chaque fois qu'il a à traiter avec la France, se faisait donc le plus petit possible devant le tsar, préférant lui supposer les meilleures intentions, plutôt que de lui envoyer une menace. On conçoit quel effet cette attitude de l'Angleterre devait produire sur la Porte. Le divan venait alors de répondre par un énergique refus aux cauteleuses insinuations des agents du tsar, qui demandaient pour les flottes de leur maître le libre passage des Dardanelles; et prévoyant le cas où la flotte de Sébastopol voudrait forcer le passage des détroits, la Porte demandait avec instance, pour cette éventualité, l'appui du cabinet de Londres. Comme garantie unique, la Porte recevait des protestations de sympathie. La France était plus décourageante encore pour le divan. Dans cette situation critique, abandonné de tout le monde, le sultan crut devoir signer les fameuses conventions de Balta-Liman.

L'arrivée même de l'armée russe sur le sol autrichien ne parvint pas encore à changer l'attitude passive et résignée de l'Angleterre, puisque, le 6 juin dernier, le cabinet, interpellé à la chambre des communes, se bornait à répondre, par l'organe de lord Russell, que l'intervention russe en Hongrie ne lui semblait pas menaçante pour le maintien de l'équilibre européen et pour l'ordre fondé sur les traités de 1815. Ainsi la crainte continuait de retenir la vérité captive sur les lèvres des diplomates. L'arrogance britannique avait dû digérer en silence le mépris que lui témoignait la Russie, en se moquant de ses remontrances et de ses demandes d'évacuation des places moldo-valaques. On avait dû courber la tête sous les défis du tsar qui, pour mettre fin héroïquement à ces *tracasseries de*

marchands, se précipitait sur l'Occident tête baissée.—Mais il se révélait de plus en plus un fait immense sur lequel cette diplomatie sceptique n'avait pas compté : c'était l'admirable conduite des insurgés polono-hongrois. Leur résistance triomphante, malgré l'innombrable multitude des envahisseurs austro-russes, a enfin raffermi la foi ébranlée de l'Angleterre. Assurée désormais d'un point d'appui sur le continent pour résister aux empiétements moscovites, l'Angleterre pousse hautement la Porte à des mesures énergiques. Soutenue par ces encouragements, la Porte a officiellement refusé le passage par son territoire aux troupes de terre russes, comme elle avait déjà refusé de laisser passer des vaisseaux russes par ses mers.

Ce premier pas fait contre la Russie, les Anglais sont allés plus loin : ils ont ostensiblement exprimé leurs vœux pour le triomphe de la Hongrie. Les brillantes victoires des généraux hongrois sont devenus le thème favori des orateurs dans les meetings de la Grande-Bretagne. Le comte Teleki et le représentant de la Hongrie à Londres, Pulsky, sont partout fêtés et accueillis par des *vivat* enthousiastes : invités aux dîners officiels du lord-maire lui-même, ils y reçoivent pour leur pays les félicitations de la plus haute aristocratie des trois royaumes. Au dernier meeting de Londres, on a surtout remarqué le discours de lord Cobden, admirablement approprié à l'intelligence anglaise : car il consistait à prouver que la Russie manque d'argent pour de grandes entreprises; que par conséquent elle n'est pas respectable, et qu'elle est encore moins à craindre; que si elle ne trouve pas à emprunter, elle devra rappeler ses armées de la Hongrie; que pour la ruiner il suffit d'un engagement pris par tous les capitalistes anglais de ne pas prêter un schelling à l'empereur Nicolas : alors c'en sera fait de la puissance de l'autocrate.

Ces déductions toutes britanniques ont décidé les bourgeois de Londres à signer une pétition, dans le but de faire reconnaître par le gouvernement de la reine l'indépendance hongroise. Plusieurs pétitions du même genre sont arrivées à Londres des divers comtés d'Angleterre. Aujourd'hui il n'y a plus, au delà de la Manche, de cause plus en faveur que la cause hongroise. —Les États-Unis d'Amérique rivalisent sous ce rapport avec l'Angleterre, en fournissant des armes, de l'argent, et jusqu'à leurs navires de guerre pour la propagande hongroise. Pour cette cause du moins, les deux cabinets de Londres et de Washington sont en parfait accord, et leur coalition contre la Russie promet de devenir, au besoin, tout aussi intime que l'est celle de la Russie même et de l'Autriche contre la révolution.

Du reste, la lutte imminente entre l'autocratie russe et l'oligarchie britannique ne sera qu'accidentellement une lutte de principes. En outre, ce ne sera pas une guerre ouverte, mais une guerre sournoise, cachée, une guerre par entremetteurs. Les Anglais pousseront les Hongrois et les Turcs contre l'alliance austro-russe, de même que le tsar, pour ruiner l'Angleterre, tâchera de pousser ses Slaves à la fois sur Paris et sur Constantinople. De Paris les marchands anglais feraient sans doute bon marché; mais de Constantinople il n'en sera pas ainsi. Or l'asservissement des insurgés polono-hongrois, en réduisant l'Autriche au rôle infime de vassale des tsars, achèverait de donner aux Russes le Danube et les Balkans jusqu'au Bosphore : ce qui priverait pour jamais l'Angleterre d'une partie considérable de ses débouchés commerciaux. Voilà le secret du concours intéressé, mais en tout cas utile, et peut-être décisif, donné par l'Angleterre à la triple cause turque, polonaise et hongroise

---

La mission du tsar.

La mission que s'est arrogée le tsar actuel en Europe est une mission toute religieuse. Ce fut constamment l'usage, chez les tsars de Moscovie, de s'affilier à la divinité; et plus la monomanie chez eux était grande, plus ils prétendaient ressentir vivement leur union avec l'esprit divin. « *Je suis votre Dieu, comme Dieu est le mien*, disait » Ivan le Terrible aux Moscovites; *et mon trône est en-* » *touré d'archanges comme l'est le trône de Dieu.* » Contre ceux qui se révoltaient, la nature divine du tsar paraissait particulièrement implacable. « *Pourquoi, misérable*, » écrivait le même Ivan au prince Kurbski, qui pour se » sauver de sa colère, s'était enfui en Pologne, *pourquoi* » *détruis-tu ton âme, traître, en sauvant par la fuite ton* » *vil corps? Si tu étais réellement honnête et vertueux, tu* » *aimerais à mourir* PAR LA MAIN *de ton maître, pour obtenir* » *ainsi la couronne de martyr.* »

Durant le XVIe siècle, quand la Moscovie était à peine connue en Europe, ceux qui, comme voyageurs ou comme ambassadeurs, eurent l'occasion de parcourir ce pays, déclarent déjà que le peuple moscovite environnait ses princes d'une auréole divine. L'envoyé du pape, Possevin, savant prêtre, qui séjourna à plusieurs reprises à la cour de Moscovie, dit que le souverain y réunissait en lui la majesté d'un roi à la sainteté d'un grand pontife, entouré d'hommages religieux. Ce que Possevin avance nous est d'ailleurs confirmé par d'autres autorités. « *Ils sont si lâchement serviles*, écrit lord Carlisle, » en revenant de son ambassade à Moscou, *qu'eux-mêmes* » *se vantent de leur servitude, et reconnaissent ne tenir tous* » *leurs biens que de Dieu et du tsar. Ils se disent librement* » *ses esclaves : en sa présence jamais ils ne se nomment que* » *par d'humbles diminutifs.* »

Ceci était écrit en l'an 1663. Cent ans plus tard, l'historien Rulhières, qui résida longtemps en Russie, nous montre qu'aucun changement n'avait encore eu lieu dans les idées et dans les mœurs de la nation; car il écrit : « Le tsar est considéré à l'égal de Dieu, c'est à Dieu et » au tsar que les Russes doivent tout ce qu'ils possèdent. » Aux questions difficiles auxquelles ils ne peuvent pas » aisément répondre, ils disent : Dieu seul et le tsar sa-

» vent cela! Le tsar sait ce que chacun dit, il connaît » jusqu'aux pensées intimes et secrètes de chacun. Les » Russes s'imaginent qu'ils reçoivent de leurs tsars leur » existence, leur santé, la beauté de leurs femmes. » De pareilles croyances théologiques, car il serait absurde de les appeler religieuses, étaient propagées traditionnellement de génération en génération, au sein du peuple, par un clergé intéressé à maintenir l'esclavage; mais leur érection en système est due principalement à Pierre le Grand. C'est par lui, quand il eut aboli le patriarcat dans l'empire, qu'une union indissoluble de l'État et de l'Église, et plus proprement de l'autocratie avec l'orthodoxie, s'effectua.

La religion est devenue depuis lors un nouvel élément de puissance et de succès dans la politique de la Russie. L'épithète d'*orthodoxe* y représente l'excellence de toutes choses, et est devenue le titre exclusif du tsar et de tous les membres de sa famille. Dans toutes les prières publiques et dans la liturgie, ce titre tsarien est accompagné des mots: « O Dieu! accorde à notre tsar la puissance, » et soumets à sa loi tous les peuples non chrétiens (c'est- » à-dire *non orthodoxes*.) » Cette politique, toute fondée sur la religion de l'État, n'a jamais reçu d'aucun monarque autant d'extension que de l'empereur Nicolas. A ses yeux, il avait parfaitement raison, cet officier moscovite qui répondait, en Sibérie, à un prince polonais demandant un prêtre catholique pour le confesser à son lit de mort: « Un sujet ne peut avoir d'autre religion que celle de son maître. » C'est en vertu de ce principe que 4 millions de Grecs unis, principalement en Lithuanie, ont été poussés par force dans le giron de l'Église orthodoxe. Toutes les remontrances du pape Grégoire XVI, renouvelées durant plusieurs années, furent impuissantes à protéger les persécutés contre la propagande orthodoxe du tsar.

Nicolas ne s'est pas arrêté là; mais ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé faire, il l'a fait: il a voulu établir le « *véritable culte*, » pour lui-même, comme « *vice-régent et ministre de Dieu*. » En 1832, un catéchisme fut publié à cet effet à Wilna, par *ordre spécial du gouvernement*, pour les écoles et les églises polonaises, catéchisme où le culte de l'empereur est enseigné tout au long. Nous n'en citerons qu'une simple question et sa réponse.

« D. Quels sont les motifs révélés surnaturellement pour le culte du tsar?

» R. Ces motifs surnaturels sont que le tsar est vicegérant et ministre de Dieu, pour faire exécuter les ordres d'en haut; et, conséquemment, la désobéissance au tsar est identique avec la désobéissance à Dieu lui-même. Aussi Dieu récompensera dans le monde à venir le culte que nous aurons rendu au tsar, et il nous punira sévèrement pour toute l'éternité, si nous lui désobéissons ou lui refusons notre culte.

» D. Quels livres prescrivent ces devoirs?

» R. Le Nouveau et l'Ancien Testament, et particulièrement les Psaumes, les Évangiles et les Épîtres apostoliques. »

D'après cela, comment comprendre qu'il y ait en Occident des prêtres assez aveuglés pour trouver que la Russie est providentiellement et avant tout l'empire chrétien en Europe?

Mais lorsqu'il y a des journaux et des hommes d'État occidentaux capables de déclarer ouvertement que « les traités de 1815, la papauté de Rome et toutes les royautés de l'Europe; que le catholicisme, le protestantisme et la philosophie même sont évanouis, et qu'au-dessus de cet immense naufrage ils ne voient plus, comme arche sainte, que la Russie, » comment peut-on alors être surpris de voir Nicolas lui-même s'arroger la mission que le monde entier semble attendre de lui? C'est pourquoi, avant de partir pour sa campagne sainte en Hongrie, il a appelé autour de lui les évêques russes et polonais. Et que leur a-t-il appris? Que la vraie foi n'existe plus qu'en Russie; que les mœurs religieuses ont entièrement disparu de l'Occident; que les peuples occidentaux sont acculés à deux extrêmes: le fanatisme et l'impiété; que l'esprit révolutionnaire est le résultat de l'irréligion, et qu'il emploiera tout son pouvoir pour l'étouffer.

En considérant la teneur et la portée de cette harangue, on ne peut douter que le tsar ne soit sérieusement résolu à une croisade orthodoxe en Occident, contre ce qu'il appelle l'impiété, l'innovation et la révolte.... Tout entier à son idée, le tsar appelle avec emphase ses soldats *les champions de l'orthodoxie*.... Le danger ne menace pas seulement la Hongrie, l'Allemagne et la France..... l'antique et vénérable constitution de l'Angleterre est elle-même à la veille de se voir foulée aux pieds des Cosaques, pendant que l'Europe regarde avec apathie le cours des événements. (Extrait du *Plymouth-Devonport weekly Journal*, juillet 1849, par L. Sz.)

Des ressources de la Turquie, par David Urquhart.

Au moment où la Turquie penche plus fortement que jamais à aider les insurgés hongrois et à repousser de son sol les envahisseurs austro-russes, il n'est pas sans intérêt de constater les forces intérieures du gouvernement turc, et ses chances de succès dans sa généreuse entreprise. Pour juger dans cette matière en pleine connaissance de cause, c'est le célèbre D. Urquhart qu'il faut nécessairement consulter. La Turquie, si portée à tout espérer de l'Angleterre, à se façonner même politiquement sur les modèles anglais, a reçu de D. Urquhart la preuve irréfragable qu'elle renferme dans son sein tous les éléments d'une vie propre et d'une haute prospérité. Cet éminent publiciste a recueilli avec sa sagacité ordinaire les merveilleuses analogies existant entre les institutions naturelles du libéralisme ottoman et celles des peuples slaves.

En outre, l'ouvrage, *la Turquie et ses ressources*, fait comprendre jusqu'à l'évidence comment la Russie, en ruinant

la Pologne, obtint tous les moyens de ruiner la Turquie, et même (comme on le voit aujourd'hui) d'annuler politiquement l'Autriche. La Turquie sentait fortement la solidarité de ses destinées avec celles de la Pologne; car, pour en prévenir le démembrement et s'opposer à la prépondérance moscovite, elle courut deux fois aux armes. On suppose que le peuple turc a perdu toute énergie. D. Urquhart nous démontre le contraire; il nous fait découvrir dans la nationalité ottomane des forces morales immenses, des ressources restées jusqu'à lui inconnues à l'Europe. La Turquie possède en elle-même les éléments d'une régénération qui n'aura rien à envier à la civilisation occidentale. Le génie de l'Orient a ses puissances et ses beautés à lui. On ne cesse de flétrir en Occident la barbarie ottomane! et cependant la domination turque sur les Slaves, comparée à celle de l'Autriche et de la Russie, est infiniment plus tolérante et plus magnanime. Les Serbes et les Roumains s'accommodent à merveille avec la souveraineté ottomane. Les institutions nationales et la religion des Slaves se sont conservées intactes sous la Turquie. Où les retrouverait-on chez les peuples asservis au Moscovite?

D. Urquhart, secrétaire de l'ambassade britannique, a eu l'occasion d'étudier et d'apprécier le peuple ottoman. Dépositaire de la pensée intime de Guillaume IV, roi d'Angleterre, il préparait les éléments de la lutte contre la Russie. C'est lui qui décida les Circassiens à commencer leur guerre héroïque. Lord Palmerston sacrifia D. Urquhart aux exigences et aux haines moscovites. Après la confiscation de Cracovie, D. Urquhart, méprisant les discours oiseux et les protestations ridicules, conseilla à son pays les mesures énergiques. Il resta seul. Son pays manqua de cœur et d'intelligence pour s'opposer à l'ambition des tsars, en proclamant la nécessité de la reconstitution de la Pologne. Albion n'est pas si orgueilleuse qu'on le suppose. C'est chez elle une habitude de tolérer les arrogances moscovites.

En voyant ses concitoyens céder à la fascination russe, Urquhart désespéra d'éveiller dans l'âme de son pays le sentiment de la dignité et des dangers qui le menacent. Il se tourna vers les Ottomans et les Polonais eux-mêmes, les conjurant de se lever de concert pour combattre l'ennemi commun, et pour s'affranchir à jamais de leurs protecteurs français et britanniques, qui, sur un signe de Pétersbourg, trahissaient la Turquie comme ils ont déjà trahi la Pologne. « Ce vaste empire, dit Urquhart, dont le souverain est en même temps le chef religieux du monde musulman, n'est pas encore subjugué. Il est, comme il l'était toujours, lié à la Pologne par la communauté de la lutte qu'ils ont soutenue, et par la certitude que la même destinée les attend : la même main qui a jeté la Pologne dans le tombeau pèse de son étreinte de fer sur la Turquie. » — Avertissements inutiles! Les hommes d'État de Londres et de Paris, avant et après 1848, ont proclamé à l'envi le *désintéressement* et la *sincérité* de la Russie, au moment même où elle occupait les provinces danubiennes et plaçait l'Autriche sous son influence exclusive. Quel désenchantement pour tous les Slaves qui ont persévéré, au prix de tant de souffrances, dans leur attachement à la France et à l'Angleterre! Espérons qu'au moins, plus rapprochée du théâtre des événements, la Turquie verra plus clair, et qu'ayant à choisir entre deux partis, elle préférera à l'alliance dévorante du protectorat austro-russe l'alliance fraternelle et féconde des Hongrois. E.

NOUVELLES DE HONGRIE.

Le plan de campagne des généraux polono-hongrois obtient un succès complet. Tous, sans exception, ont réussi à se dégager du cercle de plus en plus étroit où l'immense armée Austro-Russe avait prétendu les traquer de toutes parts comme un gibier voué aux balles des chasseurs. Aujourd'hui ce sont les Austro-Russes qui se trouvent eux-mêmes en dedans de la ligne immense tracée par leurs vainqueurs. Dembinski opère sur les derrières de l'armée de Paskievicz, et lui coupe ses communications avec la Galicie, d'où les Russes tiraient leurs approvisionnements. De son côté, Georgey, après sa bataille de trois jours sous les murs de Vaitzen, s'est jeté entre les colonnes de Paskievicz et le principal corps autrichien, qui, sous la conduite du téméraire Haynau, poursuit, bon gré mal gré, sa marche aventureuse vers Szegedin, au risque de s'y trouver seul cerné par cinq ou six corps ennemis à la fois. Or, pour couvrir sa retraite vers l'Autriche, il n'a plus, bien loin derrière lui, autour du lac Balaton, que la faible division Nugent suivie et paralysée dans tous ses mouvements par les corps de Klapka, Aulich et Guyon. En même temps Bem, aidé de Perczel et de Vetter, attend les envahisseurs avec plus de 100,000 hommes du côté de l'Orient, où l'armée d'Ielatchitj, complétement cernée et isolée, demande vainement du renfort. Dans cette situation, séparés de leurs magasins militaires, au milieu d'un pays ennemi qui leur dérobe jusqu'à l'eau potable, les Austro-Russes ont souvent à endurer la faim et la soif pendant plusieurs jours de suite, tandis que les Hongrois ne manquent de rien.

La plus grande part de gloire dans ces triomphes revient au général Bem, qui, en refoulant Lüders vers Kronstadt, a arrêté tout court la nouvelle invasion russe qui allait déboucher de la Volhynie et des provinces moldo-valaques. Ainsi solidement adossé à ses retranchements des Karpathes, Bem a pu marcher en avant, inonder de ses troupes la Batchka, en chasser Ielatchitj, dégager et ravitailler la citadelle de Petervaradin, et pousser à coups de canon dans le Danube les divers corps débandés des impériaux. Leurs masses entassées le long du fleuve, et qui se pressent pour passer en Syrmie, présentent, nous écrit-on, un aspect indescriptible de désolation et de misère.

Après avoir emporté d'assaut tous les petits camps élevés le long du canal François, une partie des troupes de Bem a poursuivi Ielatchitj au delà du Danube, et commence à déborder en Syrmie. Le seul Knitchanin reste encore comme une héroïque sentinelle perdue dans ses retranchements aux bouches de la Theiss, couvrant pour ainsi dire de son corps épuisé une position qui est pour les Austro-Russes la clef de voûte de toutes leurs opérations militaires en Hongrie.

En attendant, la dernière forteresse où flottait encore le drapeau noir et jaune dans le banat, celle de Temesvar, occupée par Rukavina, après une longue et brillante défense, a dû enfin se rendre, faute de vivres. Perdant toute espérance, plus d'un demi-million de fuyards de la voïevodie, depuis les rives du Maroch jusqu'à Pantchova, se dirigent de nouveau, comme l'année dernière, du côté de la Serbie, en maudissant la machiavélique Autriche, qui les a empêchés jusqu'à présent de s'entendre avec les Maghyars. — Une panique inexprimable règne à Vienne et dans toute l'Autriche, car on y a épuisé les dernières ressources.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)